



culturematch
Livres

Dans un savoureux essai, l'auteur se moque du déclin de l'homme blanc, victime de sa propre médiocrité.

PAR FRANÇOIS CÉRÉSA

Le gars n'est pas politiquement correct. Il aime Muray, Cioran, Céline, Schopenhauer. Vous voyez le genre. Olivier Bardolle ne jargonne pas. Il déteste la sottise, les modernes, le bonheur. Bref, un casse-pieds. Mais à bien le lire entre les lignes, on découvre un inspecteur Harry en perte de vue, bourré comme un coing, qui en prend plein les dents. Eh oui, grands cornichons de l'époque des beaux cow-boys, votre superbe, à cause de la crise, des guerres, des krachs, des dettes, du chômage, vous pouvez vous la carrer dans le bocal ! Terminée, l'ivresse dionysiaque. Gulliver est un fils de Lilliput, Siegfried chante comme une casserole. Pour la peine, s'inspirant de la politique, de la télé, de la philosophie, d'une décadence orchestrée par de pernecieux fossyeurs de la société, et peut-être d'une certaine mélancolie, Bardolle taille des croupières à ce pauvre surhomme nietzschéen qui, sous des halogènes aux reflets métissés, apprend à fermer son clapet et à vivre dans un clapier. Rien que du bonheur ? Pas sûr.

Bardolle, loin d'agoniser, s'amuse. Il joue à saute-mouton, aux quatre coins avec la stupidité humaine, car, comme disait saint Augustin, « immense est la foule des imbéciles ». C'est moqueur, érudit, virevoltant. La situation est désespérée, mais pas sérieuse. Cioran l'avait annoncé. Le bon vieux temps l'a dans l'os. ■

« *L'agonie des grands mâles blancs sous la clarté des halogènes* », d'Olivier Bardolle, L'Éditeur, 176 pages, 15 euros.



**OLIVIER BARDOLLE
UN DÉSASTRE
OCCIDENTAL**



**SÉBASTIEN
LAPAQUE
UNE ODYSSEE
BRÉSILIENNE**

Avec « La convergence des alizés », le romancier nous emporte dans un road-movie sentimental.

PAR YVES SIMON

Lil y a des romans limpides où la dramaturgie se déroule comme dans un film de série B, claire, simple, linéaire. Et puis il y a ceux qui vous séduisent par des personnages qui affluent, des rues, des odeurs, des couleurs... A Belem, Helena et Zé s'aiment, il a 35 ans, elle 28, elle prépare une thèse de doctorat et quitte Zé après lui avoir écrit un billet griffonné à la hâte : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime. » Ce n'est pas un adieu mais une séparation, se rassure Zé qui songe alors qu'il n'y a qu'une ville au monde où Helena disparaîtrait avec volupté. « Rio est ma ville, mon amour, mes paysages. » La retrouvera-t-il ?

En écrivain et journaliste, l'auteur aime son sujet : les Brésiliens, les Cariocas, leur histoire, leur géographie, leur nourriture, leurs boissons. On visite des églises tapissées d'azulejos, les plages et les palaces de Copacabana, d'Ipanema, mais aussi les favelas de la Rocinha et du Vidigal, la gare de Central do Brasil... Que de détails à lire et à s'enthousiasmer pour l'érudition qui les dicte ! Car pas moins de quarante personnages (politiciens véreux, dealers, mafiosos, prostituées) se sont agglutinés autour du fil romanesque parti de Belem : un réseau fraternel se tisse autour de Zé avec ceux qui savent à présent ce qu'il est venu chercher dans l'ancienne capitale. Dans ce roman fervent sur un Brésil de lumière, Sébastien Lapaque donne le meilleur de sa mémoire et de son savoir pour nous faire partager ses passions afin que l'on s'émeuve d'elles. ■

« *La convergence des alizés* », de Sébastien Lapaque, éd. Actes Sud, 337 pages, 21,80 euros.

